

La journée et les suivantes furent employées à organiser la mise en route de tout ce qui constituait, à Pérote et dans ses environs, la 1^{re} division. Ce fut un labeur sérieux pour l'état-major. Quant à nous, officiers de la maison militaire, nous avons aussi notre tâche, surtout celle de recevoir une foule de gens qui venaient voir le général et l'entretenir d'affaires qui leur étaient plutôt personnelles; car la plupart de ces braves indigènes étaient indécis sur le parti qu'ils avaient à prendre pour être assurés de se tenir toujours sous la protection de nos baïonnettes. Plusieurs, du reste, se décidèrent à nous suivre, quitte à mener souvent une vie de privations et toujours peu confortable. Toutes ces visites importunaient souvent le général qui avait à traiter avec ses colonels, ses chefs de service et son chef d'état-major, des affaires plus sérieuses et qui s'imposaient. En outre et surtout, il nous fallait accompagner le général qui allait visiter toute l'installation de la garnison et des dépôts qu'il laissait à Pérote, principalement les dispositions prises pour sa défense et celle du fort où se trouvaient nos malades et nos magasins.

Enfin, le dernier soir arriva; tout était prêt. On dansa jusqu'à une heure du matin et, dès l'aube, nous étions sur pieds pour mettre en route les trois colonnes de marche dans lesquelles le général avait divisé ses troupes pour se porter en avant.

Le 21 janvier, à onze heures, nous montons à cheval. Le général s'assure que tout est prêt et en route!

CHAPITRE XI

NOPALUCAN — OPÉRATIONS — COMBATS

Départ de Pérote. — Colonne égarée par son guide. — Visite à San-Andres. — Accidents volcaniques. — Poussière des routes. — Chasses. — Arrivée à Nopalucan. — Reconnaissance sur Tlaxcala. — Huamantla. — Séjour de Nopalucan. — Proclamation d'Ortega à nos soldats. — Alertes fréquentes. — Chevauchée du général Mirandole et du colonel du Barrail. — Incident du tir de notre infanterie sur nos cavaliers. — Proclamation du général Forey. — Déserteurs français. — Plan de défense de Puebla. — Le 15 mars, départ de Nopalucan.

Le 21 janvier, la 1^{re} division, moins la brigade restée à Orizaba, se met en route pour se rapprocher de la 2^e et grouper ainsi le corps expéditionnaire. Elle marche en trois échelons successifs et suit un itinéraire qui ondule sur la base des contreforts de la Cordillère au pied du coffre de Pérote et du pic d'Orizaba; cette contrée offre de l'eau et des haciendas pour cantonner.

Après avoir vu partir et inspecté ses trois colonnes se mettant en marche, le général part à son tour et va se placer en tête.

Cette première marche, vraiment stratégique, faillit être fatale. La colonne, qui comprenait tous nos convois et nos bagages, conduite par un guide infidèle, se perdit et prit une route conduisant à l'ennemi. Nous passâmes la journée dans les plus dures angoisses craignant qu'elle n'ait été enlevée. On envoya des explorateurs et des patrouilles de tous côtés, et ce n'est qu'à deux heures du matin qu'avec son convoi intact, elle nous rejoignit à Cuantotolapa, grande et riche hacienda où tout le monde était à l'abri.

Nous parcourions un magnifique pays, peu accidenté, où il faisait une chaleur intense de 35°, car le soleil, dans l'atmosphère raréfiée de l'altitude de 2.400 mètres, était brûlant, mais où les pics neigeux voisins nous soumettaient pendant la nuit à un froid de — 10°. Et, le lendemain, obligés de bivouaquer autour du misérable Rancho Nuevo, nous dûmes subir, sous la tente, cette rigoureuse froidure.

Du reste, la journée du 23 janvier devait être pour moi cruellement néfaste, car c'est en route que j'appris la mort de mon père, par un courrier de France qu'on apporta au général Bazaine. Le perdre à 55 ans alors qu'il était à l'apogée de sa carrière. Intendant général, grade qui avait été créé à cause de lui après la guerre de Crimée, directeur de l'administration de la guerre, conseiller d'Etat, c'était une perte plus que cruelle encore pour ses fils, tous trois officiers. Pendant plusieurs jours, je fus incapable de rendre aucun service; mais une heureuse diversion vint dévier le cours de mes pensées sombres.

Nous étions à Tépétitlan, encore une belle hacienda, à quelques lieues de San-Andres, où le général résolut d'aller voir sa deuxième brigade. Il partit à la légère, beaucoup trop même, n'emmenant que moi et le lieutenant Clapeyron, son neveu; pour toute escorte: son peloton de cavalerie et six chasseurs à pied sans sacs. C'était imprudent, car les Chinacos avaient juré d'avoir sa tête et le guettaient partout. A 10 heures, cependant, nous arrivions sans incidents à Jalapasco, où nous déjeunions avec le général de Berthier.

Avant de nous remettre en route, nous allons examiner, tout auprès de l'hacienda, un phénomène géologique intéressant qu'on rencontre dans ce pays volcanique. Le plateau que soutient, à plus de 2.000 mètres d'altitude, la Cordillère, fut apparemment un immense massif éruptif qui, lors du soulèvement des pics de Pérote et d'Orizaba, se sera affaissé et transformé en un immense lac dont le fond, en partie comblé par les matières volcaniques, laissa surgir les sommets des anciens volcans qui émergèrent tout à fait après le

dessèchement. Nous les retrouvons de tous côtés sur la surface actuelle avec les formes et les aspects les plus bizarres, quelquefois même ayant la bouche du cratère au niveau de la plaine actuelle. C'est un de ces curieux phénomènes que nous allons étudier.

Nous trouvons au ras du sol une excavation circulaire, un immense tronc de cône renversé, d'une régularité parfaite: un bourrelet en forme de fuseau de quelques mètres seulement de relief le borde sur les deux tiers de sa circonférence; l'excavation a environ 30 mètres de profondeur, son fond, formé de matières volcaniques qui ont comblé le cratère, est couvert d'une végétation rabougrie de plantes grasses surtout.

A notre arrivée à San-Andres, nous trouvons le général de Castagny, l'autre brigadier de la division, une vieille connaissance, et l'aide de camp que je lui ai donné, le camarade Billot. Aussitôt, le général Bazaine va visiter ses hôpitaux, ses ambulances, ses magasins.

San-Andres est une charmante petite ville, malgré le nom barbare dont l'ont affublé les Aztèques, car *Tchaltchicomula* manque de charme euphonique; cependant il se pourrait que, dans la langue de Montezuma, il signifîât quelque chose de très poétique. Jardins, boutiques, belles églises, jolies places bien plantées, marché bien garni, beaucoup d'habitants, maisons confortables; on y voit tout en beau. On y danse tous les soirs; aussi nos camarades n'ont pas du tout la mine de gens qui s'ennuient, à Chalchicomula!

Le lendemain, le général passe en revue le 20^e bataillon de chasseurs qui entre dans sa division et, à 8 heures, nous mettons en route pour revenir à Tépétitlan, à grande et vive allure; nous faisons une halte de 20 minutes à Jalapasco et arrivons à 11 heures, ayant parcouru nos 25 kilomètres en deux heures et demie, sans incidents, si ce n'est le supplice constant d'une poussière insupportable.

Oh! la poussière sur les hauts plateaux, c'est l'ennemi.

Elle s'attache aux voyageurs marchant en troupes, qu'ils soient guerriers, pasteurs ou convoyeurs; elle les poursuit, les suffoque, les souille en tatouant les visages d'une façon trop mohican, au moyen des poussières de toutes couleurs recueillies selon les terrains et que la sueur a disposées en les maniant, en les fondant, en arabesques fantastiques.

Le 30 janvier, nous quittons Tépétitlan où on cuit le jour et où on gèle la nuit, ce qui fait naître chez presque tout le monde des divagations d'entrailles absolument désagréables. Nous nous dirigeons directement sur Nopalucan, au travers de la vaste plaine, et nous éloignons de ce pic d'Orizaba dont les neiges nous glacent.

A ce moment arrivent deux courriers du général de Berthier, annonçant que le colonel Trujeque, qui est en avant de lui à 18 kilomètres, à San-Salvador, est certain d'être attaqué au point du jour par un millier d'hommes avec du canon. Le général de Berthier rend compte qu'il se porte à son secours et qu'au jour il sera en position de le soutenir; le général Bazaine l'approuve et lui prescrit d'appeler à lui un escadron qui est à San-Andres. Puis, hâtant son départ en trois colonnes, il se met en route, prenant la tête avec la cavalerie et arrive rapidement à l'hacienda de la Concepcion, à 11 kilomètres de San-Salvador. Il allait envoyer une colonne volante de ce côté, lorsqu'il apprend que l'ennemi, ayant été informé de l'approche de troupes françaises de deux côtés à la fois, a renoncé à attaquer Trujeque et s'est retiré. Mais San-Salvador étant une petite ville importante, le général envoie des émissaires pour inviter les marchands qui s'y trouvent à venir vendre leurs denrées à notre colonne qui en a grand besoin depuis son départ de Pérote.

Dans la soirée, nous apercevons, vers Nopalucan, de nombreux feux ennemis.

Le lendemain, sur les assurances des Indigènes signalant une abondance de gibier dans le pays, une grande battue est organisée par les colonels Mangin et Margueritte, deux

excellents fusils; mais saint Hubert fut revêche et ce sport cynégétique fut absolument désagréable, car il nous fallut marcher pendant des heures dans un terrain hérissé de roches calcinées, crevassées, boursouffées, entre lesquelles végètent des pins et des cactus énormes; c'est plutôt le repaire des serpents à sonnettes que celui des lièvres. Il y fait une température de 40 degrés qui nous écrase. Et pour résultat, pas de tableau, une bredouille complète, et pourtant, à défaut de pointers, nous avons plus de 50 zouaves rabatteurs qui troublent énergiquement les retraites de la faune locale. Enfin, éreintés, mourant de soif, nous nous rallions dans la plaine où, par bonheur ineffable, nous rencontrons un convoi de mules chargées de pulque. Moyennant quelques piastres, nous déchargeons une de ces intéressantes voyageuses pour rafraîchir nos gosiers desséchés. Décidément le gibier est aussi difficile à approcher que les cavaliers ennemis.

Le 1^{er} février, nous allons marcher sur Nopalucan qui, d'après les ordres de concentration générale en avant de Puebla, va être le centre d'occupation de la 1^{re} division. Le général Douay, avec la 2^e, occupera Acacingo, sur la route directe d'Orizaba à Puebla. En cette situation, si l'ennemi faisait son devoir, il nous disputerait la possession de Nopalucan où il occupe une position défensive remarquable et nous infligerait certainement des pertes considérables très préjudiciables au moment où nous allons faire un grand effort contre la forteresse de Puebla. Il est probable qu'il ne prendra pas ce courageux parti; mais dans le cas où, peut-être, sa cavalerie voudrait nous inquiéter, nous *hostiliser* comme disent les Mexicains, le général prend une formation de marche qui pourra parer à tous les incidents; d'autant qu'il nous faut franchir la fameuse plaine du Lac-Salé. Il prend un ordre très large : son infanterie, sous le commandement du général de Berthier, encadre dans un vaste carré le convoi et l'artillerie, avec d'importants

flanquements sur les côtés. En avant, marchent les deux escadrons de cavalerie.

Ainsi formée, notre colonne s'avance silencieuse au travers de cette plaine immense et déserte, d'une platitude géométrique désespérante parce qu'elle semble infinie, sans une aspérité, sans un arbre. Marchant sur un sol tapissé d'herbes courtes, dures, saupoudrées d'efflorescences de soude, on volatilise cette poussière en un brouillard funeste à la respiration. Alors l'ordre en colonnes est supprimé et les unités s'avancent, déployées sur un rang avec de fortes distances entre elles et disparaissent sous un nuage blanchâtre qu'elles forment au-dessus d'elles. Et cette phalange antique, entraînant ce nuage encadré par le décor incomparable des cimes neigeuses de la Cordillère, offre un spectacle magnifique, imposant. Mais, si c'est beau c'est aussi bien pénible, et c'est avec un grand soulagement que nous abordons la base du gigantesque mamelon, aux flancs déchirés par les barrancas, au sommet duquel nous trouverons Nopalucan sans poussière saline.

Nopalucan s'appelle ville, mais n'est qu'un immense village occupant un carré de près de deux kilomètres dont le centre forme une vaste place bordée d'îlots des maisons les plus importantes; le reste est un ensemble désordonné de corrals, de jardins parsemés de quelques maisons isolées, fort mal disposées pour y établir des troupes, d'autant que dans toute la ville il n'y a pas une goutte d'eau.

Le tout occupe le sommet d'un mamelon à très large base formant une des assises du massif montagneux que domine la *Malinche*, la plus haute des montagnes qui s'élèvent dans l'intérieur du grand plateau de Puebla. Aux environs, dans un rayon de huit kilomètres, se trouvent quinze ranchos ou haciendas, la plupart très importantes. Le général va les reconnaître et y établit ses troupes d'après leur position et les ressources qu'elles possèdent. Puis il installe son quartier général dans une des maisons de la grande place et les divers services de la division dans Nopalucan.

Le plus grand inconvénient pour tout le monde est le manque d'eau. Aussi je suis obligé de louer un âne traînant un tonnelet, qui, constamment, fera un va et vient entre notre lieu de cantonnement et une noria d'un misérable débit qui est situé au pied du mamelon dans la plaine.

Le 3 février, le général de division, avec la plus grande partie de ses troupes, se mobilise pour reconnaître la route royale de San-Andres à Mexico, passant par la Sierra et contournant le massif montagneux de la Malinche, en laissant Puebla à 20 kilomètres dans le Sud. Cette région est occupée par la cavalerie ennemie et toutes les guerillas du plateau qui y sont plus à l'aise pour guerroyer, piller et s'enfuir en cas d'alerte. Le général emmène tous les moyens de transport dont il dispose afin de rapporter des denrées s'il en trouve.

Si la stratégie adoptait de marcher sur Mexico en négligeant Puebla, elle suivrait cet itinéraire passant, du reste, par des localités importantes qu'il était bon de reconnaître pour donner le change. La plus rapprochée est Huamantla, jolie ville, bien habitée et offrant des ressources. C'est là que le général veut établir une position avancée pour tenir l'ennemi à distance.

La colonne y trouva un gîte parfait et le quartier général une installation des plus confortables, heureuse même, chez un Senor Ortega, qui était peut-être le commandant de Puebla ! Cependant, la ville était ruinée par les exactions que commettaient les Libéraux qui, deux heures avant notre arrivée, y étaient encore, pillant avant de détalier à notre approche, sous les ordres du « général Carvajal » !

Les habitants nous accueillirent bien, mais on voyait qu'ils redoutaient des représailles futures. Et de fait, pendant la nuit, les Plateados qui rôdaient dans les environs, mirent le feu à des cases d'Indiens, espérant y attirer nos hommes et les assassiner. Le premier mouvement fut de courir au feu, mais le général flairant le piège m'envoya faire rentrer tout le monde.

D'autre part, pour obtenir les denrées qu'on savait être en grande abondance dans les habitations, il fallut y faire des perquisitions, et on trouva, en effet, une grande quantité d'approvisionnements.

Le lendemain, le général voulut pousser plus loin encore sa reconnaissance et s'approcha de Tlaxcala, ville plus importante, qui est une sorte de petit chef-lieu de la Sierra et où se trouvent habituellement des bandes nombreuses de guerillas et même de troupes dites régulières. Le général s'avança jusqu'à 12 kilomètres et rencontra, dans une hacienda, les avant-postes de Carvajal qui furent pourchassés par nos cavaliers. Il fit une ample moisson de renseignements et répandit habilement la rumeur que nous prendrions cette route pour marcher sur Mexico. On rapporta des approvisionnements.

Le général ayant décidé d'occuper Huamantla par le corps de Marquez, prend avec celui-ci les mesures nécessaires pour fortifier cette position.

Puis, le lendemain, nous reprenons la route de l'austère Nopalucan en emportant les regrets chaudement exprimés par les habitants de nous voir les abandonner et leur désir de nous conserver toujours avec eux.

Le 6 février, le 51^e part pour Pérote y chercher les malades, les guéris et du biscuit. Puis, nos préoccupations sont tendues vers Marquez qui, établi à Huamantla, a maille à partir avec les Chinacos.

Dans un autre ordre d'idées, nous arrive une proclamation du général Ortega, commandant la place de Puebla, adressée, non pas au Mexicains, mais... à nos soldats ! C'est un comble de sans-gêne et de familiarité absolument extraordinaire. Cet ingénieux et grand capitaine, afin de se débarrasser de son adversaire, sans péril, imagine d'engager nos soldats à désertir nos rangs pour aller chercher fortune dans les terres lointaines du Mexique. Comme procédé de peuplement de son pays, c'est assez bien trouvé ; mais comme opération militaire c'est médiocre. Il pense que,

lorsque, par l'effet de cette désertion intense, nous n'aurons plus de soldats, le général en chef et ses officiers n'auront plus qu'à retourner en France, remportant nos drapeaux ! Pour décider nos hommes, il leur annonce, ce qui est vraiment bien de sa part, *qu'il a donné partout des ordres pour qu'ils soient bien reçus et bien traités avant qu'ils puissent faire fortune* (sic). On n'est pas plus aimable ; c'est là une manœuvre de guerre qui n'est pas ordinaire !

La lecture de ce document fut fort divertissante ; mais ce qui l'était beaucoup moins, ce fut celle des ordres qu'envoyait le général en chef. Il prescrivait, en effet, de lui envoyer tous les moyens de transport de la division pour faire monter sur le plateau tous les approvisionnements de Vera-Cruz ; car il ne se portera résolument en avant que lorsqu'il aura trois mois de vivres en réserve. Cela est logique, mais ce qui ne l'est pas, c'est de penser à obtenir ce résultat par le service de l'arrière, car la moitié des denrées seront consommées au fur et à mesure de leur arrivée, et il faudra un temps considérable pour compléter la réserve, ce qui permettra à l'ennemi de faire le vide devant nous. Chercher à vivre sur le pays que nous occupons et sur celui où nous pouvons envoyer des colonnes serait plus rapide. Notre division a trouvé des vivres, elle est prête à se porter sur Puebla ; pourquoi le reste de l'armée n'en ferait-il pas autant ?

Cette tactique de temporisation exagérée chez le général en chef, cette inertie de nos troupes, enhardissent l'ennemi. La pointe que le général Bazaine a poussée sur Tlaxcala, menaçant Mexico, a fort ému la garnison de Puebla et inquiété la capitale. Aussi des troupes ont été concentrées sur cette ligne d'opération, et si nous n'avancions pas, l'ennemi vient à nous. Dès le 7 février, les avant-postes de Marquez sont attaqués pendant la nuit, mais les Juaristes ont été vigoureusement repoussés par nos Mexicains alliés. On a même capturé un courrier porteur d'une lettre du général Carvajal à Ortega dans laquelle il est exposé un

plan d'attaque pour enlever Marquez avec 2.000 hommes, 4 canons rayés et une nombreuse cavalerie. En même temps, une forte démonstration sera faite contre nous sur la route de Nopalucan à Puebla pour nous attirer d'un autre côté. C'était assez bien machiné.

Bien que le général ne crut pas absolument à une attaque sérieuse, il prit cependant des mesures pour parer aux événements annoncés, mit en mouvement une partie de ses troupes, et nous-mêmes restâmes prêts à monter à cheval.

A 3 heures du matin, il me fait appeler pour écrire trois ordres : au général de Berthier, il prescrit d'être à 6 heures du matin avec les troupes qu'il a sous la main, à 5 kilomètres en avant de nous, sur la route d'Huamantla, d'où il enverra le 7^e bataillon de chasseurs en reconnaissance jusqu'à 8 kilomètres de cette ville, où Marquez va être attaqué; au colonel Mangin, avec son régiment, le 3^e zouaves, et au colonel Margueritte avec sa cavalerie, d'être à 6 heures à San-Antonio de Tamaris, à 11 kilomètres sur la gauche de Marquez. Ces troupes feront le café et attendront. Ayant marché de nuit, il sera probable que l'ennemi aura ignoré ces mouvements.

En outre, ayant appris l'arrivée, pour le lendemain matin, du général de Mirandole, commandant la cavalerie du corps expéditionnaire, du colonel du Barail avec deux escadrons du 3^e chasseurs d'Afrique, et enfin de huit compagnies du 95^e, il envoie l'ordre à cette colonne de presser sa marche et d'arriver de bonne heure à l'hacienda de San-Jose, à 4 kilomètres de Nopalucan.

Cependant la nuit fut calme; au jour on ne voyait ni n'entendait rien du côté de Huamantla; aucune nouvelle n'arrivant, il était évident que l'ennemi avait été avisé de nos marches de nuit par les espions qui étaient partout au milieu de nous, et avait renoncé à l'attaque. Alors le général envoya l'ordre de rentrer dans les cantonnements. C'était encore une alerte fatiguant tout le monde sans résultat.

Dans la matinée, le général monte à cheval pour aller

recevoir le général de Mirandole et m'envoie rapidement en avant pour annoncer son arrivée. Je trouve le général de Mirandole pied à terre avec toute sa cavalerie.

Cette rencontre me fut une source d'émotions toujours précieuses à la guerre; car dans cette tête de colonne, je retrouvai des amis : Mirandole et du Barail, des intimes de mes parents; Saulnier, officier d'ordonnance, lieutenant aux Guides, que j'avais quitté depuis un an à peine; Lahalle et Darras, deux « Labadens » de Saint-Cyr et de l'école d'Etat-major. On s'embrassa à la ronde, exercice auquel je ne m'étais pas livré depuis longtemps. Je retrouvai aussi dans le 95^e mes compagnons de captivité navale dans les flancs du *Saint-Louis* au travers de l'Atlantique. Le général de Mirandole ordonna à ses cavaliers de cantonner dans la ferme et vint avec moi au devant du général Bazaine.

Le soir de ce jour, apparaît une nouvelle alerte dans l'horizon de Huamantla. Marquez croit devoir être attaqué par des forces considérables qui l'entourent. Mais le général reste sceptique et se borne à envoyer à Marquez des instructions tactiques pour le cas où il pourrait tenir dans Huamantla. On établit une vigie dans le clocher et je vais essayer de dormir la ration de deux nuits. Quelle présomption ! A minuit, apparaît un autre officier de Marquez rééditant la première alerte. Mais le général réédite ses premières instructions; on se rendort et la nuit s'achève paisiblement; pas la moindre attaque à l'horizon.

Mais, du côté français, arrive une autre cause de marasme. Le général en chef réclame encore tous les moyens de transport des corps de troupe. Après nous avoir enlevé toutes les ressources de nos convois administratifs, il veut encore prendre ceux des troupes; c'est trop. Aussi le général Bazaine répond, très respectueusement du reste, que la proximité de l'ennemi ne permet pas de nous hypnotiser sur place, de nous paralyser, et qu'il n'est pas possible d'enlever aux troupes leurs moyens de transport. Décidément, le

grand chef a une peur intense que nous partions à la conquête de Mexico !

Du reste, dans notre division nous savons trouver les vivres qui nous sont nécessaires; mais ce qui est mieux encore; c'est que ceux-ci viennent eux-mêmes nous trouver; témoin le fait suivant qui m'est personnel.

Dans la journée, je voyais déambuler une petite caravane qui se dirigeait vers la montagne; je l'interpellai et j'appris qu'elle portait 20 charges de café venant de Cordoba à destination de San-Luis de Potosi, en plein domaine de Juarez. Le meilleur café du monde, allant faire les délices des demitasses de l'ennemi; cela n'était pas admissible. Je fis arrêter le convoi; les mules furent réquisitionnées pour notre service des transports et le café fut acheté par notre administration.

Le 11 février nous apporte une alerte, sérieuse cette fois. Un indigène arrivant de San-Juan de los Llagos, ville située au pied de la Sierra de Pérote, proche de la route de Nopalucan, annonce que quatre grands chefs libéraux réunissent 2.000 cavaliers et une nombreuse infanterie pour attaquer la colonne du colonel Garnier ramenant notre grand convoi d'évacuation.

Aussitôt le général donne au général de Mirandole, qui entrain en ce moment, l'ordre suivant : « A midi et demi, la cavalerie, 500 chevaux, plus celle de Trujeque, 100 chevaux, le 3^e zouaves, avec deux pièces de campagne, partiront pour Ojo de Agua, à 12 kilomètres; puis, dans la nuit, se porteront plus loin, jusqu'à Vicencio, 18 kilomètres, au devant du colonel Garnier. Le général de Mirandole fera tous ses efforts pour aborder l'ennemi et lui infliger une sévère leçon. »

Dans la matinée du 12 février, se présente au quartier général un Mexicain, le colonel Miguel Gonzalez, aide de camp du général Castillo qui, condamné à être fusillé, reste caché dans Mexico. Ce personnage vient voir Almonte et demander qu'on fasse une démonstration sur Mexico. D'après

lui, la ville se soulèvera, car elle est fatiguée de subir le régime des Libéraux; le général Mejia, un rude, paraît-il, qui est de nos amis, se tient à huit lieues de la capitale. Enfin, il annonce que plusieurs villes se sont prononcées pour nous. Mais le plus curieux de son récit est ceci : lorsque nous avons poussé sur Tlaxcala, le mouvement allait se produire. Alors Comonfort est allé à Puebla avec sa division et voulait venir nous attaquer. Que ne l'a-t-il fait ? Nous aurions bien été obligés de casser la longe qui nous tient et de le poursuivre ! Mais le général Ortega n'a pas voulu l'appuyer et Comonfort est retourné à Mexico pour se plaindre.

Cependant la journée se passe sans nouvelles du général de Mirandole.

Comme maigre compensation, arrive d'Orizaba le colonel Vera, un Mexicain, qui porte un courrier par lequel le général en chef annonce que, du 20 au 22, il partira d'Orizaba. Enfin, il ajoute qu'il va lancer une proclamation faisant connaître que *les hostilités vont commencer!* C'est un comble. Parce qu'il n'a pas mis le pied hors de sa maison d'Orizaba, il se figure que les autres ont fait de même. Et puis, il déclare que pour le moment il ne faut faire que de l'administration. On voit bien que là-bas les Libéraux ne l'empêchent pas de dormir ! Il termine solennellement en faisant savoir qu'il établira son quartier général à Quetcholac où il réunira un conseil de guerre.

Cette inertie persistante entretient dans toute l'armée un mécontentement extrême !

Dès la nuit faite, je monte à mon observatoire de la terrasse et ce n'est qu'à 10 heures que je découvre, vers Ojo de Agua, les feux du général de Mirandole. Il a dû se passer quelque chose, puisqu'on n'a rien reçu de lui. En tout cas, il est revenu à son bivouac ! Ce n'est enfin qu'à 2 heures du matin que je suis réveillé par un courrier du général. Il annonce que ses chevaux ont fait 12 lieues le premier jour et 18 le second; ils sont très fatigués et il demande à faire